

De tous les éloges qui furent rendus à cet incomparable styliste de la langue française que fut Gustave Flaubert, né le 12 décembre 1821 et mort le 8 mai 1880, à l'âge encore relativement jeune de 58 ans, c'est sans nul doute celui de Guy de Maupassant, auquel il transmet l'exigeante mais généreuse passion de la belle écriture, qui, bien qu'il soit posthume, s'avère le plus juste et émouvant à la fois. Il écrit, dans « *L'Écho de Paris* », le 24 novembre 1890, deux ans et demi, donc, après la disparition de celui qu'il considérait comme son père spirituel : « Ce fut parmi les êtres rencontrés un peu tard dans l'existence le seul dont je sentis l'affection profonde, dont l'attachement devint pour moi une sorte de tutelle intellectuelle, et qui eut sans cesse le souci de m'être bon, utile, de me donner tout ce qu'il pouvait me donner de son expérience, de son savoir, de ses trente-cinq ans de labeur, d'études, et d'ivresse artiste.¹ »

1 Guy de Maupassant, dans « *L'Écho de Paris* », le 24 novembre 1880, cité par Bernard Fauconnier dans *Flaubert*, Gallimard, coll. « Folio Biographies », Paris, 2012, p. 203.

L'« ivresse artiste », selon le mot de Maupassant : la formule, pour qualifier le génie littéraire de l'auteur de quelques-uns des chefs-d'œuvre, dont l'immortelle *Madame Bovary*, de la littérature française, sinon universelle, est aussi percutante que fondée. Flaubert lui-même, dans une lettre rédigée à la fin du mois de décembre 1875, dit de lui, tout en égratignant au passage ces trop nombreux contemporains qu'il exérait, à son amie George Sand, qu'il nomme là – signe d'extrême révérence et estime intellectuelle – « Chère Maître » : « Je recherche, par-dessus tout, la *Beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt, par exemple, est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre. – Et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. (...) Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.² » À ce propos, Bernard Fauconnier, l'un de ses récents et meilleurs biographes, renchérit dans son propre *Flaubert*, où il observe : « Jouissance de Flaubert... Elle n'est pas dans le commerce des femmes, dont il se lassera vite ; ni dans la poursuite des gloires d'établissement, encore moins dans l'exercice d'un quelconque pouvoir, qui n'est qu'illusion et grimace : sa jouissance, il le sait déjà, est dans la quête du Beau, du style, de l'œuvre à accomplir, la seule chose qui permette vraiment de rivaliser avec un Dieu absent.³ » Fauconnier, quelques lignes plus loin, insiste, tout en y précisant, moyennant un commentaire non

2 Gustave Flaubert, *Lettre à George Sand*, fin décembre 1875, in *Correspondance*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade » (5 vol.), tome IV (janvier 1869 – décembre 1875), Paris, 1998, p. 1000-1001 (édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau).

3 Bernard Fauconnier, *Flaubert, op. cit.*, p. 55.

moins judicieux concernant cet autre grand roman qu'est *L'Éducation sentimentale*, la conception flaubertienne de l'art : « Il devient, pour Flaubert, l'occasion d'asseoir sa propre théorie de l'art : la beauté se conquiert par la forme, loin de la subjectivité de l'auteur, par le choix de l'impersonnalité. Pour l'artiste, la seule terre promise est la conquête du beau : on n'y parvient qu'en renonçant aux épanchements du moi, aux illusions mortifères du romantisme. À ce titre, la première *Éducation sentimentale* est bien une manière de manifester dans lequel Flaubert, très tôt, affirme les fondements de son esthétique future.⁴ »

Reste à savoir quels sont, bien sûr, les « fondements » de semblable « esthétique ». Fauconnier, dans le même livre, nous en fournit aussitôt, ponctuellement, la réponse. Il y note : « Ce qui est en train de se jouer, en réalité, c'est le début de l'ascèse qui le conduira à cette mystique de l'Art, la seule qu'il connût, qui fera de la forme à conquérir à la fois sa terre promise et son martyr. Car tout comme Cézanne ou Beethoven, Flaubert va s'affirmer en tant qu'artiste comme un grand conquérant de formes à inventer ou à refonder. Dès lors, aucun de ses livres ne s'écrira facilement.⁵ »

Cette permanente, intransigeante et impérieuse recherche de la perfection dans l'écriture, sorte d'impératif catégorique kantien, appliqué ici à l'activité littéraire plus qu'à la loi morale, sans lequel il n'est point de style qui vaille aux dires de Flaubert, c'est lui-même, du reste, qui la mettra en exergue. Dans une lettre, écrite lors d'une nuit d'insomnie – à 2 heures, y est-il spécifié – et adressée, en octobre 1847, à son impétueuse maîtresse, Louise Colet, amour de jeunesse à la fois « tapageur, intense, infernal parfois⁶ » selon les mots de Mathieu Terence, cet

4 *Ibid.*, p. 56-57.

5 *Ibid.*, p. 79.

6 Mathieu Terence, *Préface* à « Gustave Flaubert : lettres à Louise Colet

immense prosateur, doublé d'un non moins exceptionnel et très prolifique épistolier, qu'est Flaubert confie en effet : « Sache donc que je suis harassé d'écrire. Le style, qui est une chose que je prends à cœur, m'agite les nerfs horriblement, je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre *l'Idée*. – Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots, et à suer tout le jour pour arrondir des périodes. – Il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément, mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir !⁷ »

Flaubert, un peu moins de cinq ans après, le 24 avril 1852, alors qu'il est en pleine rédaction de *Madame Bovary*, réaffirme, plus explicite encore à ce sujet, dans une autre lettre adressée à Louise Colet, demi-mondaine et amante quelque peu intéressée, sinon parfois simplement opportuniste, de quelques-uns des plus grands esprits de son temps (dont Musset, Vigny et le philosophe Victor Cousin, duquel elle eut un enfant), mais néanmoins poétesse non dénuée d'un certain talent littéraire, que la postérité lui reconnaîtra par ailleurs : « Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un grand accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 heures du matin et hier à 3 heures. Depuis lundi dernier, j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma *Bovary*, ennuyé de ne pas avancer. (...). J'ai fait, depuis que tu m'as vu, 25 pages net en 6 semaines. Elles ont été dures

– 1846-1848 », Editions Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », Paris, 2017, p. 7.

⁷ Gustave Flaubert, *Lettre à Louise Colet*, octobre 1847, in *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », tome I (1830 – 1851), Paris, 1973, p. 475 (édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau).

à rouler. (...) je les ai tellement travaillées, recopiées, changées, maniées, que pour le moment je n'y vois que du feu. Je crois pourtant qu'elles se tiennent debout. – Tu me parles de tes découragements ! si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre.⁸ » Et, dans la même missive, d'ajouter, toujours aussi minutieux quant à cette incessante, épuisante mais implacable quête de perfection formelle : « Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand après avoir griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui. – Je me hais, et je m'accuse de cette démesure d'orgueil qui me fait haïer après la chimère.⁹ »

Davantage : cette « ascèse » quasi stoïcienne, pour s'en référer à l'adéquante formule de Fauconnier plus haut, que Flaubert s'impose sans relâche dans l'écriture et, avant tout donc, en ses inséparables exercices de style, c'est aussi, appliquée ici à ce l'on pourrait légitimement décrire comme une « mystique de l'art », l'une des caractéristiques majeures, aux dires de Baudelaire, du dandysme en tant que tel ! Dans *Le Peintre de la vie moderne*, « critique d'art » qu'il consacra, en 1863, à Constantin Guÿs, peintre (qui n'y est toutefois jamais nommé) injustement tombé aujourd'hui

8 Gustave Flaubert, *Lettre à Louise Colet*, 24 avril 1852, in *Correspondance*, Gallimard, coll. « Folio Classique », Paris, 1998 et 2018, p. 170 (choix et présentation de Bernard Masson ; établissement du texte de Jean Bruneau).

9 *Ibid.*, p. 10-171.

dans un relatif oubli, il déclare dans son célèbre chapitre IX, emblématiquement intitulé *Le Dandy* : « On voit que, par de certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. (...) Que le lecteur ne se scandalise pas de cette gravité dans le frivole, et qu'il se souvienne qu'il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Étrange spiritualisme ! Pour ceux qui en sont à la fois les prêtres et les victimes, toutes les conditions matérielles compliquées auxquelles ils se soumettent, depuis la toilette irréprochable à toute heure du jour et de la nuit jusqu'aux tours les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme. En vérité, je n'avais pas tout à fait tort de considérer le dandysme comme une espèce de religion.¹⁰ » Et, dans la foulée, Baudelaire de préciser qu'il s'agit pratiquement là, en effet, d'une « règle monastique la plus rigoureuse¹¹ » qui soit ! Ainsi, face à pareille somme de travail, longue, patiente et minutieuse, est-ce à raison que le lucide Jorge Luis Borges, dans une de ses brillantes et doctes *Discussions* dont il a le pénétrant secret, peut dire de Flaubert, ce laborieux mais intègre forçat de l'écriture, de la belle langue et du style, qu'il est, en réalité, le « premier Adam d'une espèce nouvelle : celle de l'homme de lettres comme prêtre, comme ascète et comme martyr.¹² »

C'est ici que cette phrase-clé que Flaubert, dans une lettre datée du 14 août 1853, adresse encore une fois à cette femme de lettres que fut donc aussi Louise Colet, afin de lui faire

10 Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, dans « Critiques d'art », in *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de La Pléiade » (2 vol.), tome II, Paris, 1976, p. 710-711 (texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois).

11 *Ibid.*, p. 711.

12 Jorge Luis Borges, *Discussion*, cité sur la IV^{ème} de couverture de l'édition de poche de la *Correspondance* de Flaubert, Gallimard, coll. « Folio Classique », *op. cit.*

comprendre les véritables et abyssales profondeurs de son écriture, prend tout son sens, tant sur le plan esthétique que philosophique, sinon métaphysique et même théologique : « L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons, car elle nous blesse. Aimons-nous donc *en l'Art*, comme les mystiques s'aiment *en Dieu*, et que tout pâlisse devant cet amour !¹³ » Flaubert, deux mois plus tard, le 12 octobre 1853, déclarera à nouveau à Louise, d'autant plus clair là quant aux liens existant, selon lui, entre l'humanité, qu'il idéalise quelque peu ici, l'art, la beauté, les sciences (physique et mathématique) et la religion, sinon, transcendance suprême, Dieu lui-même : « Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense. C'est le seul moyen à l'humanité de se mettre au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement, dans le miroir de ses œuvres. Elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut. Eh bien, je crois cela faisable. C'est peut-être, comme pour les mathématiques, rien qu'une *méthode* à trouver. Elle sera applicable avant tout à l'Art et à la Religion, ces deux grandes manifestations de l'idée. (...). Donc, de degré en degré, on peut s'élever ainsi jusqu'à l'Art de l'avenir, et à l'hypothèse du Beau, à la conception claire de sa réalité, à ce type idéal enfin où tout notre effort doit tendre.¹⁴ » Une véritable, quoique certes laïque et même scientifique, mystique de l'art, en effet !

Mais ce qui émerge aussi, derrière ce bref quoique dense portrait littéraire de Flaubert – portrait que l'on approfondira certes plus tard dans la présente étude –, c'est ce « grand style », justement, dont parla également,

13 Gustave Flaubert, *Lettre à Louise Colet*, 14 août 1853, in *Correspondance*, Gallimard, coll. « Folio Classique », *op. cit.*, p. 247.

14 Gustave Flaubert, *Lettre à Louise Colet*, 12 octobre 1853, in *Correspondance*, Gallimard, coll. « Folio Classique », *op. cit.*, p. 267-268.

avec un rare éclat philosophique, Nietzsche. Car si Dieu est effectivement « absent », comme le réputa plus haut Bernard Fauconnier dans son *Flaubert*, ou, pis encore, s'il est réellement « mort », comme le proclama le même Nietzsche dans le somptueux prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* aussi bien que dans le fameux paragraphe 125 de son *Gai Savoir*, c'est l'Art en majesté – ce qu'il appelle précisément le « grand style » – qui préside dès lors, afin que l'homme puisse encore donner un quelconque sens métaphysique à son existence et éviter de tomber ainsi en un douloureux nihilisme, à l'humaine marche des idées, à défaut de transcendante divinité.

De ce point de vue-là, la lettre que Flaubert écrit, le 16 septembre 1845, à Alfred Le Poitevin, un ami de jeunesse, s'avère particulièrement révélatrice, en plus de nous livrer de précieux renseignements d'ordre personnel, sur le plan psychologique, quant à son tempérament le plus viscéral, mais aussi, au niveau artistique, sur l'acharnement qu'il déploie quant à son travail, véritable labeur, d'écrivain. Il y confesse : « J'observe que je ne ris plus guère et que je ne suis plus triste. Je suis mûr. (...). Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femme, sans vin, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. (...). Enfin je crois avoir compris une chose, une grande chose. C'est que le bonheur, pour les gens de notre race, est dans l'idée, et pas ailleurs.¹⁵ » Et, en guise d'amical et précieux conseil, d'ajouter aussitôt : « Cherche quelle est bien ta nature, et sois en harmonie avec elle. '*Sibi constet*', dit Horace.¹⁶ » D'une

15 Gustave Flaubert, *Lettre à Alfred Le Poitevin*, 16 septembre 1845, in *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », *op. cit.*, tome I, p. 251-252.

16 *Ibid.*, p. 252.

antique mais bienveillante sagesse, cet ultime précepte, comme l'aurait sans nul doute également professé là, nanti de son célèbre « Connais-toi toi-même ! » cet inégalable maître es philosophie que fut Socrate !

Car c'est bien aussi cela, notamment, le dandysme : une mystique, fût-elle athée, de l'art, comme le dandy s'avère également, selon le mot de Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu*, « journal intime » publié, dans le journal « *Le Figaro* », en 1863, « un prêtre selon (son) cœur » ou encore, ainsi que Barbey d'Aurevilly le dit autrefois de cet « arbitre des élégances » que fut George Bryan Brummell, un « dieu profane » ou, inversant cet astucieux et juste oxymore, un « païen mystique » ! Il est, en effet, d'insondables cieus qui, au lieu d'apaiser les hommes, ne font paradoxalement, en ce cette sorte de « mystique athée » précisément, que les tourmenter jusqu'à les induire quelquefois, par dépit ou par défi, à emprunter des voies rigoureusement contraires à celles qu'un jour, en leur insouciant jeunesse ou dans la naïveté de leur idéalisme, ils s'étaient imaginés pouvoir suivre. C'est le temps où l'aspiration au Bien conduit, comme chez la plupart des « poètes maudits », à se vautrer, au faîte de cette désillusion aux allures de désenchantement, dans les abjections de ce que l'on appelle communément, et souvent à tort, le Mal. De ce point de vue-là, Sartre, qui a parfaitement intégré le Nietzsche de *Par-delà bien et mal* et autre *Généalogie de la morale*, a, dans son éblouissant *Baudelaire*, pourvu d'une rare acuité analytique, une sentence définitive. Il y écrit : « Mais, ne l'oublions pas, c'est en faisant le Mal consciemment et *par sa conscience dans le Mal* que Baudelaire donne son adhésion au Bien.¹⁷ » Sartre, quelques pages plus loin dans le même opus, poursuit,

17 Jean-Paul Sartre, *Baudelaire*, Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 1947 et 1975, p. 63-64 (dédié à Jean Genet et précédé d'une note de Michel Leiris).

parlant toujours bien sûr là de l'impeccable auteur de ces oxymoriques *Fleurs du mal* : « Il maintient le Bien pour pouvoir accomplir le Mal et, s'il fait le Mal, c'est pour rendre hommage au Bien. S'il sort de la Norme, c'est pour mieux sentir la puissance de la Loi.¹⁸ » Georges Bataille, en un livre au titre on ne peut plus explicite à cet épineux sujet, *La littérature et le mal*, ne dit pas, fondamentalement, autre chose. Se penchant, lui aussi, sur la psychologie tout autant que la morale baudelairiennes, il affirme dans le chapitre qu'il y a consacré à ce même Baudelaire : « Le Mal, que le poète fait moins qu'il n'en subit la fascination, est bien le Mal, puisque la volonté, qui ne peut vouloir que le Bien, n'y a pas la moindre part. » Bataille ajoute, très opportunément, comme pour préciser, davantage encore, son propos : « D'ailleurs il n'importe guère, à la fin, que ce soit le Mal : le contraire de la volonté étant la fascination, la fascination étant la ruine de la volonté, condamner moralement la conduite fascinée est peut-être, pour un temps, le seul moyen de la libérer pleinement de la volonté.¹⁹ » Ce n'est donc pas un hasard, au vu de pareille conception de la littérature, mais aussi de la philosophie, si Sartre qualifiait Bataille, sulfureux auteur d'une séduisante *Théorie de la religion*, de « mystique sans dieu » !

Ainsi, pour en revenir à Flaubert, est-ce bien de cette même logique conceptuelle, de cette insigne « mystique de l'art » que Hegel préférerait très adroitement appeler, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, la « religion esthétique », que procède, par exemple, un roman, au sein de l'œuvre flaubertienne, tel que *La Tentation de saint Antoine*, texte particulièrement bien nommé, tant le profane y confine au sacré, en la circonstance. De fait, écrit, à ce propos, Hegel en son maître-livre et, plus particulièrement encore, dans

¹⁸ *Ibid.*, p. 75.

¹⁹ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 1957, p. 45-46.

la section intitulée *L'œuvre d'art vivante* : « Le peuple qui dans le culte de la religion esthétique approche son dieu est le peuple éthique (...) comme l'accomplissement de lui-même.²⁰ »

Mieux : ce qui frappe également en cette « religion esthétique », c'est à quel point la vision de l'art, chez Hegel, concorde avec celle, y compris dans le rapport à Dieu (conflictuel ou non qu'il soit), de Flaubert lui-même, surtout dans l'exigeante distance que l'artiste doit impérativement mettre entre l'œuvre, s'il la veut la plus parfaite possible, et lui (sa subjectivité, son « moi » en termes psychanalytiques et plus spécifiquement freudiens) ! De fait, écrivait déjà Flaubert dans la lettre précitée, datée de fin décembre 1847 donc, à George Sand, sa fidèle, dévouée et loyale confidente : « Mais dans l'idéal que j'ai de l'Art, je crois que (...) l'Artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout ! Cette discipline (...) n'est pas facile à observer, et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au Bon Goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense, et de soulager le sieur Gustave Flaubert, par des phrases. Mais quelle est l'importance dudit sieur ?²¹ » Et, comme en écho, Hegel, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, de lui répondre, en des termes certes plus philosophiques, sinon métaphysiques, et donc quelque peu plus abstraits bien que, pour autant, non moins intelligibles : « Ce qui appartient à la substance, l'artiste l'a entièrement donné à son œuvre, mais il ne s'est donné à lui-même, comme individualité déterminée, aucune effectivité dans son œuvre.

20 G.W.F. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit* (2 vol.), Aubier/ Editions Mouton, tome II, Paris, 1941, p. 237 (trad. Jean Hyppolite).

21 Gustave Flaubert, *Lettre à George Sand*, fin décembre 1847, in *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », *op. cit.*, tome IV, p. 1000.